

Le témoignage de la journaliste, Anne Jolis, du *Wall Street Journal* Interview par Jeanine Munyeshuli Barbé

Anne Jolis

Anne Jolis est journaliste au *Wall Street Journal* Europe. Elle a accompagné Serge Farnel au Rwanda en février 2010 aux fins de suivre, une semaine durant, le déroulement de la deuxième partie de son enquête. C'est dans les jours qui suivirent son retour que la journaliste américaine fit part, dans les éditions européenne et américaine du *Wall Street Journal*¹, des premières révélations relatives à la participation directe, le 13 mai 1994, de soldats français dans le génocide des Tutsi au Rwanda.

Quelle fut votre première impression sur cette affaire lorsque vous avez découvert les enregistrements vidéo des témoignages de la première partie de l'enquête de Serge Farnel, lors de votre rencontre à Paris ?

Ma toute première impression sur cette affaire remonte à bien avant mon voyage à Paris. Après que nous nous soyons parlé pour la première fois au téléphone et qu'il m'ait fourni un certain nombre d'éléments sur ce que contenaient les témoignages qu'il avait recueillis, je me suis dit : « C'est incroyable ! » Vous savez, j'ai beaucoup de respect pour la France ainsi que pour son armée. Aussi cela m'a-t-il semblé impossible. C'est dans cet état d'esprit que je suis arrivée à Paris en Décembre dernier où j'ai alors pris le temps de consulter ces témoignages. Or les témoins – tous les témoins – disaient la même chose quant aux journées des 12, 13 et 14 mai. J'ai dès lors réalisé que l'affaire était d'une extrême gravité. C'est ainsi qu'à mon retour, j'ai dit à mon rédacteur : « Ces témoignages sont impressionnants. De nombreuses personnes – séparément et ensemble parfois –

racontent la même histoire. Elles racontent vraiment toutes la même histoire. » Alors voilà, au départ, je ne peux pas dire que j'étais encore totalement convaincue, ce que j'avais alors entendu n'étant pas évident à croire *a priori*. Mais je ne pouvais pas l'ignorer. Absolument pas.

Qu'est-ce qui pousse alors votre rédaction – la rédaction du Wall Street Journal – à vous envoyer au Rwanda pour aller couvrir la deuxième partie de cette enquête ?

Tout le monde a estimé que je devais me rendre au Rwanda, si ce n'est que les rédacteurs avec lesquels je travaille étaient préoccupés par le fait que mon article risquait de sortir du cadre habituel. Aussi avons-nous décidé que je circonscrive mon sujet. Il s'agirait pour moi de rapporter ce que disent ces gens sur les collines. D'abord parce que ces témoignages sont puissants, ensuite parce que, ce faisant, je ferais mon travail consistant à rapporter leurs récits.

Vous avez personnellement rencontré Serge Farnel à Paris où vous avez pu visionner des extraits de témoignages qu'il a recueillis. Que se passe-t-il une fois de retour à votre rédaction ?

Dès que j'ai décrit à mon rédacteur ce que contenaient ces témoignages, il est tombé d'accord avec moi sur le fait que c'était une « grande histoire ». Il a alors émis l'idée que je me rende au Rwanda : il s'agirait d'aller moi-même à la rencontre de ces gens tout en en profitant pour observer comment travaillait Serge Farnel sur le terrain.

Vous faites donc le voyage pour le Rwanda. Pouvez-vous nous décrire comment enquête Serge Farnel ? Quelle est sa méthodologie de travail ?

Ah (rires). Le moindre petit détail est passé au crible. C'est ainsi d'ailleurs je l'ai décrits dans l'article : il arrivait souvent que les témoins soient rappelés une deuxième ou une troisième fois. Monsieur Farnel leur posait la même question, encore et encore et encore... Ils ont peut-être dû se dire que ce Français ne les croyait pas... Serge Farnel est extrêmement minutieux. En réalité, sa méthode de travail est presque scientifique. Ce qu'il essaie de faire dans ses interviews, c'est de traquer la moindre contradiction. Il cherche à tout prix la vérité. Il ne cherche pas du tout à faire un grand scandale.

En vous écoutant décrire la méthode de Farnel, il a lieu de se demander si cette façon de répéter inlassablement les questions ne finit pas par agacer les témoins ?

Oui (rires)... Tout en restant polis, un certain nombre de témoins lui répondaient : « Mais comme je vous l'ai déjà dit... », « Vous m'avez déjà posé la ques-

tion... ». Oui, c'était tout à fait son truc à Serge Farnel, notamment de répéter les mêmes questions... Comprenez-moi bien, ce n'était pas méchant.

Avez-vous pu vous-mêmes questionner les témoins ?

Oui... hors du champ de la caméra. Mes questions portaient notamment sur les noms des témoins ainsi que sur leur orthographe. J'ai également demandé des détails nécessaires à l'écriture de mon article, comme l'âge des témoins au moment des faits. Etant américaine, mon français n'est pas parfait. Ainsi lorsque je n'étais pas sûre d'avoir pu correctement saisir les questions de Monsieur Farnel, il m'arrivait d'avoir besoin de clarifications. C'est alors que je m'adressais directement aux témoins. Mais l'essentiel de mon travail a consisté à documenter les recherches de Monsieur Farnel, et non à mener l'enquête moi-même.

Poursuivons cet entretien avec l'interview récente que vous a récemment accordée le président rwandais, Paul Kagame, lors de sa visite à Londres. Avez-vous parlé de cette journée du 13 mai 1994 avec lui ?

Non, nous n'avons pas parlé de cela. Nous avons parlé de l'économie et des prochaines élections présidentielles qui se tiendront au mois d'Août. Nous n'avons pas du tout parlé du 13 mai 1994. En fait, je ne pense pas que le président Kagame était en position d'avoir des informations directes sur cette affaire. Il n'était pas à Bisesero à cette époque-là. Nous avons évoqué ensemble le génocide, mais pas en détail non plus : ce n'était pas le sujet de l'entretien.

Revenons à votre article. Vous y faites mention de la réaction de l'association France-Turquoise. Avez-vous contacté le commandement militaire français ? Et pouvez-vous nous dire exactement quelle a été sa réaction à la lecture de votre article ?

Oui, j'ai effectivement contacté l'association *France-Turquoise* pour leur demander s'il était possible que des soldats français aient pu être présents à Bisesero les 13 et 14 mai 1994, ce à quoi il m'a été répondu que cela était impossible, que je m'étais faite manipuler. Cela s'est passé d'ailleurs exactement comme je le relate dans l'article, la réponse officielle de l'Association *France-Turquoise* ayant été qu'il n'y avait pas de militaires français au Rwanda le 13 mai 1994. Pas un seul.

« Impossible, vous vous êtes faite manipuler » est donc la réaction de l'association France-Turquoise. Quelle a été la réaction du Ministère de la Défense ?

Bien avant mon voyage, j'avais adressé un courrier électronique au Ministère de la Défense, en retour duquel j'ai reçu un email me certifiant qu'une personne de leurs services me contacterait. En réalité, personne ne l'a fait. C'est une fois

au Rwanda que j'ai, pour la première fois, tenté de me mettre en relation avec l'*Institut François Mitterrand*, tandis que je tentais à nouveau de me mettre en contact avec des sources à l'Elysée. Il était en effet évident qu'il me fallait recueillir leurs réactions respectives, si ce n'est que je n'ai finalement obtenu aucune déclaration.

Donc en France, aucune déclaration officielle émanant du Ministère de la Défense. Avez-vous reçu d'autres réactions après la parution de votre article le 26 février 2010 ?

Je n'ai reçu aucune réaction et j'en suis d'ailleurs surprise. Rien en provenance ni de l'Elysée, ni du Quai d'Orsay, ni de l'Institut François Mitterrand, ni enfin de l'Association France-Turquoise. Aucun email ni appel téléphonique à ce jour. Rien.

Vous reste-t-il des doutes quant à la participation directe des militaires français au génocide des Tutsi, à cette date du 13 mai 1994 ?

Il ne me reste quasiment aucun doute quant au fait qu'il y avait bien, le 13 mai 1994 au Rwanda, des Blancs qui parlaient français et vêtus d'uniformes « tache-tache » [C'est la façon dont les témoins décrivent ces uniformes, ndlr]. Etaient-ce des soldats français travaillant pour le compte de leur gouvernement ? Ce n'est pas une question que j'ai creusée, mais les témoins rwandais, eux, le pensaient. C'est un fait.

Récapitulons : Vous n'avez aucun doute sur le fait que les personnes qui ont directement participé au génocide des Tutsi le 13 mai 1994 sont des hommes blancs en uniformes « tache-tache » ?

Je ne dirai pas « aucun doute » dans la mesure où je ne les ai personnellement pas vus. Mais je suis à 99,9 % certaine qu'il y avait les 13 et 14 mai 1994 au Rwanda des hommes blancs en uniformes « tache-tache », parce que c'est précisément cela que m'ont raconté des dizaines de témoins. Et je ne considère pas que ces gens aient menti. Oui, personnellement, j'affirme être à 99,9 % certaine que les 13 et 14 mai 1994 au Rwanda, il y avait bien des Blancs qui parlaient français, en uniformes « tache-tache » et qui tiraient sur des civils tutsi. Oui, je n'ai quasiment aucun doute sur ce point. J'en ai la quasi-certitude, quand bien même je ne les ai bien sûr pas vus de mes yeux.

Londres, 23 mars 2010

note

1. *Wall Street Journal* : Friday – Sunday, February 26-28, 2010, VOL. XXVIII NO. 20. L'article est en page 13 (pleine page).